

NEW YORK VERTIGO



PATRICK DECLERCK

# NEW YORK VERTIGO

PHÉBUS  
LITTÉRATURE FRANÇAISE

© Libella, Paris, 2018

I.S.B.N.: 978-2-7529-1144-5

«J'ai passé vraiment une grande partie  
de ma vie à travailler à la destruction  
de mes propres illusions ainsi qu'à celles  
de l'humanité.»

Sigmund Freud à Romain Rolland,  
4 mars 1923.

Il paraît qu'il existe une providence  
particulière dans la chute d'un moineau.  
J'ai beau chercher, je ne la trouve pas...



«Je hais les voyages et les explorateurs.» Ainsi Lévi-Strauss commence-t-il *Tristes Tropiques*... Moi, c'est les avions que je ne peux tolérer sous aucun prétexte. Ni les avions ni leurs pilotes. Les avions parce que, si l'existence d'un dieu quel qu'il soit reste, dans le meilleur des cas, improbable, je sais moi, au moins depuis l'école primaire, que la gravitation, elle, en revanche, est bien réelle. Et tellement réelle même, qu'à la surface de cette planète exquise et souillée d'humains – sept milliards, tous créés à l'image de la divine illusion dont on vient de parler –, il est structurellement impossible d'échapper jamais à cette sobre vérité : un avion, un jour ou l'autre, ça tombe. Tout simplement. Et je préviens : il va être beaucoup question de gravitation dans les pages qui suivent... Oui donc, les avions, disais-je... Les avions et leurs pilotes. Je m'énerve, dans les aéroports – aéroports que d'ailleurs, à la réflexion, je n'aime pas non plus –,

à voir ces uniformes passer devant moi, pressés, tirant une ridicule petite valise à roulettes, tellement gonflés de narcissisme qu'ils semblent déjà en vol, et coiffés du genre de casquette qu'un enfant de six ans recevrait à Noël pour faire Brrrr! Brrrr! avec son bombardier en plastique. Absurde! Voilà, c'est simple: je hais les voyages, les explorateurs, les avions qui s'écrasent et leurs cons de pilotes. C'est dit!

Entendu! Parfait! Mais que fais-je donc alors, à l'aéroport Roissy-Charles-de-Gaulle, ce matin du 9 septembre 2012? Vous allez rire... J'attends mon avion pour New York. Pourquoi? Parce que le 9 septembre 2012 est deux jours avant le 11 septembre 2012 qui lui-même tombera exactement onze ans après cet autre 11 septembre infiniment plus célèbre parce que de 2001, celui-là. Et parce que, pour cet anniversaire, je voudrais être là. Être là près des deux gouffres dans lesquels coulent sans fin des fontaines de larmes, et qui sont tout ce qui reste des Twin Towers et des 2749 enfants, femmes et hommes innocents qui y moururent. Et puis peut-être aussi pour aller y frôler un peu de poussière résiduelle des dix Allah-est-grand-et-Momo-est-son-prophète, hallucinées crapules ayant pris le contrôle des deux Boeing utilisés aux fins que l'on sait. Mais des éventuels atomes de ces dix-là, on se tape parfaitement. *Je* m'en tape parfaitement. Ils ne comptent pas.

L'humanitaire aux mille bandages, la sensiblerie universelle, le gngangan chroniquement diabétique, tout cela est fort bien, mais il ne faut pas exagérer non plus. Non décidément, ceux-là, je ne les compte pas...

11 septembre 2001 – 11 septembre 2012. Onze ans! Pourquoi donc avoir attendu onze ans? Probablement pour nulle autre raison que je suis assez désorganisé. Désorganisé, indolent et, d'une manière générale, plutôt mou. Et aussi parce que, au risque de me répéter, j'ai viscéralement horreur de l'avion. Mais là, je ne sais exactement pourquoi, j'étais... Comment dit-on? comment dit-on donc lorsque l'on fait semblant de croire encore à quelque chose?... Ah, oui! Bing! D'un coup, voilà que ça me revient: motivé. Voilà le mot juste. Motivé! Tout d'un coup, je me trouvais profondément motivé. Et ce, pour deux raisons... La première était l'anniversaire déjà mentionné du tristement connu 11 septembre. La dimension tant symbolique qu'obscurément esthétique de cette coïncidence qui n'en était pas une, allant évidemment de soi... La seconde, plus personnelle, est que je venais d'apprendre, quelques semaines auparavant, qu'il me faudrait subir une opération éveillée du cerveau six mois plus tard. Épisode que j'ai déjà eu le goût

discutable de décrire ailleurs. Je ne me répéterai pas. Il suffit simplement, en ce qui nous concerne ici, d'avouer que je n'étais pas absolument certain de survivre à cette intervention future et que ce septembre 2012 me trouvait donc largement indifférent aux risques gravitationnels inhérents à tout voyage aérien. Ainsi, faute de pouvoir bénéficier d'une once de courage, peut-on parfois tout de même profiter d'une ou deux bribes d'existentielle lassitude. D'un peut-être dernier haussement d'épaules. D'une roide ironie crépusculaire. De quelques miettes exquises d'une existence qui déjà s'éloigne, et de ce néant qui vient et que, curieusement, on attend déjà non sans une étrange et sourde impatience. Curiosité ultime? Peut-être. Je ne sais. Mais pourtant, ce fut ainsi.

Quant, donc, à crever peut-être bientôt et éventuellement de ma propre main maladroite mais consciencieuse et fort charitablement secondée d'un fusil de chasse au cas où, d'aventure, les chirurgiens me rateraient, je m'étais dit que le temps était venu d'aller enfin rendre hommage aux victimes new-yorkaises de la folie coranophile. Et par là même de retourner en cette ville que je n'avais pas revue depuis le précédent siècle et qui – mes parents y ayant émigré lorsque j'avais onze ans – était ma patrie...

16 octobre 2016. Bob Dylan vient de recevoir le prix Nobel de littérature. De temps en temps et contre toute raison, je reprends ma guitare et tente *Blowin' in the Wind* ou *Don't Think Twice It's All Right*. Je fais cela depuis maintenant – j'ai calculé – quarante-huit ans. Qu'est-ce que ça donne? Rien. Ça ne donne rien! Depuis le début, je suis lamentable. Et en quarante-huit ans, ça n'a pas changé. Je suis toujours lamentable. De plus je chante, me dit-on, atrocement faux. Me dit-on... parce que moi, je ne me rends compte de rien et persiste à penser chanter plus ou moins juste. Baryton-basse et apparemment juste. Je suppose que je dois être daltonien de l'oreille. C'est chronique. C'est génétique. Il n'y a rien à faire. C'est comme ça... Et voilà qu'aujourd'hui Bob, lui, obtient le prix Nobel. Il est devenu chrétien, Bob, avec le temps... Chrétien! En plus de se laisser pousser une moustache longue comme celle de Monsieur Loyal et de porter les vêtements qui vont avec, il a même achevé de se ridiculiser en allant chanter pour un pape. Je ne sais plus quel pape exactement. Forcément, avec leurs manies de s'habiller toujours en travesti, on les confond. D'ailleurs cela n'a aucune importance. Par définition, rien ne ressemble autant à un pape qu'un autre pape, c'est l'évidence. Si ce n'était pas le cas, cette pénible plaisanterie serait d'ailleurs terminée

depuis longtemps... Bob, le chrétien! Traître! Voleur de jeunesse! Voyou!... Bob, avec son faux accent cow-boy qu'il cultive depuis sa naissance en 1941 à Duluth, Minnesota... Vous connaissez Duluth, Minnesota? Non? Moi, si. Y a rien à Duluth, Minnesota. C'est un trou de chez trou, largement reconnu tel et vanté par l'humour américain populaire. « Comme à Duluth, Minnesota », dit-on pour indiquer comme un petit bout de néant... Croyez-moi, dans ma jeunesse, j'y ai été, à Duluth, Minnesota. Et c'est le rectum de l'univers, Duluth, Minnesota. Non, seulement, il ne s'y passe strictement rien, mais on n'y parle que l'anglais ricain modèle standard et sans, mais alors vraiment sans aucun accent cow-boy éventuel autant qu'anachronique quelconque. Au Texas, oui, je ne dis pas... Mais au Minnesota, non, sans discussion. Sacré Bob! Et puis enfin, même ce « Bob » ne marche pas. Bob, c'est un prénom de minable. Même au début des années soixante, c'était déjà un prénom de minable... A-t-on idée? Bob! Bob, Prix Nobel. Grotesque!...

Mais, en un sens, il y a pire! Ressortez votre exemplaire de *The Freewheelin' Bob Dylan* et je vous explique. En CD ou en vinyle, peu importe, c'est la même chose, la même couverture. La pochette recto: c'est l'hiver dans une rue de Manhattan. Je n'ai jamais pu savoir exactement laquelle... Il a neigé. Il fait froid. Deux êtres marchent vers nous. Ils

sont tellement jeunes et tellement, ô mon Dieu!... tellement heureux d'être ensemble et de s'aimer dans cette neige boueuse et sous ce ciel gris. C'est Bob qui marche au milieu de la rue. *Freewheelin'*... *Roue libre* ou pas, il n'est pas habillé pour, Bob. Il a froid dans son jean et sa chemise bleue dont on voit à peine le col. Sur cette chemise, il ne porte qu'une fine veste en daim. À Duluth (Minnesota), on ne doit pas savoir comment porter une veste quand il gèle, parce que seuls les deux boutons du dessus sont fermés. La veste est semi-ouverte et Bob a les mains dans les poches. Parions que, veste inadaptée ou non, il doit se sentir bien tout de même, Bob. Froid aux mains peut-être, mais tout chaud à l'intérieur... C'est qu'il n'est pas seul. Une fille merveilleuse a lové ses mains autour de son bras gauche et avance agrippée à lui, la tête appuyée sur son épaule. Merveilleuse, la fille? Oui, merveilleuse. Des longs cheveux châtain, un sourire qu'on n'en revient pas. Et des yeux tout pleins d'extase et de joie. À cet instant-là, à cet instant précis, son Bob, c'est toute sa vie, son futur et son monde... Le disque est de 1963. J'avais dix ans et je m'y connaissais en femmes. Et si je vous dis qu'elle était merveilleuse, c'est parce qu'elle était vraiment merveilleuse. Elle est plus raisonnablement vêtue que lui. Des bottes qui ont l'air adéquates. Un manteau de bonne taille. Vert. De saison. Comme il faut...

En 1963, j'aimais retourner le disque. Aujourd'hui, c'est le CD que je retourne. Je ne sais pas exactement pourquoi, mais c'est légèrement moins bien de l'autre côté. Et même à dix ans, j'éprouvais déjà comme un léger malaise. La photo est prise de plus près, les jambes ont disparu. Des deux mains, elle lui tient toujours le bras gauche. Lui n'a toujours pas songé à fermer sa veste et sa main gauche reste abritée dans la poche de son jean. Du bras droit, il pointe quelque chose au loin. On ne sait pas de quoi il s'agit, mais elle a légèrement levé la tête pour mieux voir ce qu'il veut lui montrer et son sourire s'agrandit encore jusqu'à laisser deviner comme un désespoir à la dérive. Je dis ça, je n'en sais rien... évidemment, je n'en sais rien. Mais cela fait maintenant cinquante-quatre ans que ces deux photos me font toujours la même impression. Celle, pour elle, d'un amour raté et de tant d'espoirs déçus. Non, Bob ne restera pas et ne lui fera pas d'enfant. Il ne fait que passer. Elle ne s'en rend pas encore tout à fait compte, mais doucement, elle le devine déjà un peu. Lui non plus peut-être ne s'en doute pas. Pourtant, à l'intérieur de lui-même, il est déjà loin... Et tout cela... Tout cela, c'était pour rien. Don't think twice, sweetheart. It was all bullshit anyhow...

À dix ans et même un peu après quand j'étais ado, je me disais parfois que Bob était décidément trop con et qu'il ne connaissait rien à la valeur des